

Evariste Champion

la nuit est Ouverte

résidence d'artiste

Atelier Refuge

Saint Mélanie (07)

Octobre 2014-Printemps 2015

evaristechampion@cie-migrations.fr

06 08 47 46 10

col de cabre

dans le grésillement
d'une radio
sans voix
tu dois
monter vers la
lumière de la nuit
les jeux de lumière et d'ombre
sur les crêtes les cicatrices
tous les impayés
qui t'assiègent
t'enveloppent

neige à l'horizon
la dernière fois que tu es venu là
la vie n'avait pas le même visage
ce chemin
à travers les rocailles
de pierre rongé
épousé par le gel
désormais
à ce point isolé
étranger
qu'un torrent de lumière
t'assaille comme un plein jour

lumière

lumière
lumière
clair désir
dans l'obscur qui nous cerne
tu rêves
d'or
et d'argent
dans la nuit profonde
ne tiens qu'à un fil
qui se déchire
la nuit
nous enveloppe
son velour empourpré
constellé
est plus
clair et froid
que tous les salons
de la terre

élysée

les mots crissent
les pages frippées
se déploient
à côté de la route
le Tanargue domine vent et vallée
Tanargue
Vallée de Valgorge
le bruit que fait l'orage
dans le patois d'ici d'avant qu'on s'en souviene
Tanargue !
Je ne suis
qu'une ombre pieuse
adoucissant le chemin
de cent mille pas
retenus
entre les contours défaits
de tes anciennes murettes
cernant les chataigniers
faits à la mémoire des mulets
et je pars pourtant
chaque jour
du point central l'Elysée
d'un territoire noyé
sous les feuilles
ici en ce départ du sentier
on commence quelque chose
les murs les écriteaux
tout est clair
pars pars pars d'ici
n'en reviens que changé
et ton sentier s'ouvrira sur l'oubli

et nous avons cru

et nous avons cru
à tous ces poèmes
ces beaux ramages
déployés sur les livres ivres
mais
en ce matin
d'une brume qui suinte
s'accroche jusqu'aux
fibres lâches du vêtement
seul remonte sous tes pas
la mousse épaisse sur les troncs
des chataigniers remisés
en planches
sur lesquelles tu avances
aussi peu sûr
de leur accroche
qu'un lac gelé au
pied
d'un mois de février

gosiers

aller dans les hauteurs
agiter les pierres
qui fouillent en les carrières
des gosiers qui s'agitent
glisser jusqu'aux ravines
tapies de limons
qui roulent entre les graviers
apeurés
attendre
se hisser
jusqu'à la lumière
qu'un feu seul
te tire en pleine nuit

tu avances

Tu avances
seul
dans l'écho des pierres qui te rappellent
la nuit obscure qui te sert d'être
seul
les joues brûlantes creusant
à travers les 1000 couches
cherchant l'argile dont ton corps est fait
tes mains tes pieds tes pas
sur la route de la boue molle
sur la route de ces hommes qui ont peuplé
les hauts plateaux de calcaire
jusqu'à trouver un jour le basalte
Basalte
pierre du feu et des songes
basalte observé à travers des grottes
tu avances
à travers cet étroit tunnel
pas une lumière pas une fenêtre
juste un appel d'air
un appel d'être
un simple mouvement là
oui
il te faudra bien sortir
dans quel état d'air
te retrouveras-tu
à la sortie du temps

c'est dans le bois

c'est dans le bois
couvert d'alarmes
que tu serpentés
à la recherche des sentes
qui ne sont pas taillées pour toi
un enfant n'y survivrait pas
et pourtant
c'est au plus noir de ces temps anciens
là quand les ronces
écorchaient ta route
que tu as goûté cette mousse
recouvrant les pieds des pins de boulange
lyres de verdure
d'alors
et
maintenant
ne pourrais plus survivre
sans que ton libre arbitre
n'y loge en ce crépuscule
encore une fois
comme l'ultime chemin qui marquerait
les champs élysées
de tes douleurs

quel accroc

quel accroc
pourrait s'effaçant au gré de mes pas
survenir au détour
du feuillage
tordre le coup
définitivement furtivement
à ces rencontres dont tu ne sens plus
le poids
sanglier biche
écureuil
rencontres du plus vaste lieu
de combien long
de combien vous me rappelez
ce peu que rien qui est en nous

flaques

et ces strates
qu'effleurent les flaques
claquant au vent
d'une onde circulaire
est-ce mon coeur
sa peine
sa colère qui en fait le tour

l'éclat du basalte

se peut-il que l'âme ainsi que le schiste
rompant
ne puissent se résoudre
à l'éclat du basalte
à la seule voie
de la pure essence
à l'abri du feu dur

le vieux résineux

il a la décence
d'avoir tourné avec le chemin
vieil arbre
pin hirsute au tronc mousseux
vieux conifère un peu torve
d'avoir su éviter la tronçonneuse
dans l'épingle à cheveu
s'est noué
roulé
mué en serpent farouche
on a eu la décence
d'épargner tant d'opiniâtreté
là où rien ne pouvait
ne devait pousser
sacrées murettes
corps de bois épanoui hirsute
peut-être qu'après tout
les murs et l'arbre ne formaient qu'un

grotte obscure

mais cette grotte obscure
simple abri d'un jour
veille obscure adorée
qui lancine un vieux texte
rabâché corné
aux bords obtus
se taira jusqu'à la nuit
étirera ses draps
jusqu'à l'instant du sommeil
qu'accompagnera ce soir
le brandon d'un feu de joie

aux frontières de la soif

aux frontières de la soif
où la glace me saisit
chaque mot chaque pas
sorti des stèles effeuillées de la roche
le vent des frimas qui torche
une neige oubliée
entre les braises
une fois encore suivant la sente
ces repères à tâtons
les marques qui conduisent
au creuset chaud du silence
apaisé
embruni
dans la glaise rougie
des fontes et refontes

ce qui reste de broussailles

épuisé à toutes ces marches forcées
qui devaient
tuer en nous
ce qui reste de trop humain
ce qui reste de souvenirs
ce qui reste de broussailles
qu'on ne peut couper
qu'on ne peut cacher
qu'on n'attend plus
le soir
qu'on n'entend plus
par instants clairs
au matin vert
des pierres blanchies
sous le soleil

le feu à tous les étages

et lorsque la fatigue
survient
tu ne sais plus trop
ce qui a mis le feu à tous les étages
l'espérance descend
l'oesophage
et ne trouve
qu'un tapis fuyant
d'herbes mortes
que le soleil doit sécher

thym

ô thym de la paix
ô plantes de la famine
et de la soif
je ne suis que
feuillage entre vos branches
que le roc azur
déployé dans l'air
héberge et reconforte

dans tes pas

dans tes pas déjà repris
ce n'est souvent plus l'aube
que tu remontes
à pas menus sur les gravats
la terre molle à peine remise
de la dernière pluie
se dépose en fin limon
pour des pas soudains légers
comme cendre

je n'ai jamais été si loin

je n'ai jamais été si loin
qu'en ce lieu
recueilli mille fois

l'éclair

à cet instant
le bleu du ciel
hurlait de vent
et voulait
t'insuffler
dans le corps
la transparence
de l'éclair

la piste des brouillards

ainsi j'ai rejoint
la piste
les brouillards
ne m'ont pas atterré
et nous franchirons
toujours seuls
les névés bleutés
des hauteurs

l'infini

ici
et l'on peut y vivre caché
l'infini d'un plan plissé
courbure de l'âme
éteignant le pas surpris
si peu qu'un serre tendu
si loin
si fin d'espace bleu

rien

rien
rien n'aura donc eu lieu
sers toi
encore un verre
harangue de l'alcool
que les frontières
sirupeuses
ouvrent
et recouvrent de leurs harems
mer de la tranquillité
grande mer du sud
luxe calme et volupté
seules atteintes par le poème

tue !

Tue !

Marche au pied du couteau

N'oublie pas

que l'instant de vie deviendra mort

qu'il est proche

tue !

C'est la danse des morts qui t'accable

délivre-toi de cette fièvre

tue !

La vie n'a pas de visage

les visages ont ceux de la mort

arrache

arrache

arrache de toi ces ombres

c'est à mort que l'on se bat

la rue est ton cerceuil

déchire-toi sur ces rails

sur les barres de métal

où resplendit ta mort

comment la chouette se retrouve

comment la chouette se retrouve
plumage dressé
dans les friselis de la nuit
à travers les arquebuses de buis dressés
de ronces tendues
en travers des chemins
qui ne sont plus
que
fougères dressées sur les ravines
envahies
dessosées
des torrents
où seuls nos entrelacs de sang
savent encore quelque chose
de la morsure du feuillage
comment la chouette se retrouve
du seul cri poussé à travers les plumes
comment du cri
garder
l'intact chemin vers la chaumière
la boue glaiseuse
qui lui sert de perron
sous les branches arquées
du jeune frêne
au pied du grand rocher
introuvable
planté là quelque part
dans la ravine
est-ce un phare
un appel langoureux
ouvre-t-elle le bec
découvre-t-elle entre ses commissures plissées
une peau suintante de tambour strident
est-ce une chasse
toujours
la mort
elle
la chouette
fait son nid
douillé
à deux pas du sentier perdu

vers quel rêve

vers quel rêve
ce soir
irons-nous
danser
vers quel rêve
il fait tard
dans cette impasse
obscur
blafarde
ce soir encore
nous userons les dents
à toutes les prières

le vert de gris

le vert de gris
le rechappé
le toujours bruit de bottes
l'impeccable coupe de la wermarcht
la guerre en marche
le pas foulé de la victoire
que vient-elle te dire
ce soir d'octobre
au creux des châtaigniers ?
et cette enfant convulsée
endormie
bleutée quelque souffle à peine
qu'on la tire dessus la neige
elle cherche son père
de grands yeux bleus s'ouvrent
dans le blanc de la neige
le vacarme du rafale à l'entraînement
on le cherche
on le cherchera
on ne le trouvera pas

danserons-nous ensemble

danserons nous ensemble
ce soir de novembre
comme il y a un an
c'était l'hiver et nous errions
dans les bras de l'hiver
adolescents ravis
dans une buche du temps
je sais bien
que je n'écris pas pour toi
j'écris
pour dire
que cela existe
que cela n'aurait pas de sens
si cela n'existait pas
n'était pas pardonné
dans la solitude
de l'amour

pax romana

chemin du coeur
et des pas sourds
chemin des grottes
tendues sur l'air
arches de pierres en voûte légères
avenue nocturne de la forêt giboyeuse
délivrez moi de ce silence
place du carrefour
ouvrez moi l'arc de triomphe
où blaireaux martres
sangliers conservent de bon aloi
le renard rôde
éclaireur effarouché
dessinant du cercle de ses pas
le conciliabule des animaux réunis
pas une queue ne dépasse
n'échappe au coutelas de ses dents
mais chuut !
c'est le cerf
qui parle
ce soir

l'arbre impassible

et l'arbre impassible
au vert feuillage qui étire ses mots
syllepse syllabes
de la chlorophylle
en ce jour ombré
que perce saisissant
le coutelas du jour
la vacarme lancinant hertzien
du torrent coule
métal cinglant dans ses drisses de schiste

se défaire des jours

se défaire des jours
du temps des pourquoi dit
des humeurs
des chevaux fougueux
qui n'appuient que l'air
le rôle obscur
ne s'entend pas plus
qu'un ploc dans le courant

aldebaran

aldébaran
sirius
tête de cheval
cernée de chataigniers
ici
en ce lieu
refuge
comme partout où tinte
l'ouvert de la nuit
tu te dis
que
c'est là
que ton chemin
pourrait s'effacer
repandre une course lente
repandre
le cours nonchalant
du quotidien
« vous en avez de la chance ! »
leur disons nous
nous les gros gras de la ville
à ceux burinés pas sûrs d'eux des vallées d'en haut
eux bien ancrés
vêtements fondus
cheveux broussilles
unis aux paysages
ils s'en mordent les lèvres
la route
ses virages
toute une vie sur la route
pour ceux qui
dans le temps d'aujourd'hui
vivent encore ici à l'année

terre de retraités
d'éternels vacanciers
futurs dépositaires
d'une concession sempiternelle
vous êtes venus ici
pour y crever
parce que la vie

plus tôt
ne vous y a pas poussé
parce que le temps de l'action
était pour vous
en bas
dans le chaudron de la ville
les cols blancs tôt lavés à l'aube
les baptistères de l'industrie
aldebaran
et je rumine derrière vous
ma propre inconsistance
l'artiste léger
en résidence surveillée
« en résidence » !
demain
vous rejoindrai-je
viendrai-je
mourir à vos pieds
fleurir vos tombes
remonter une à une
vos murettes inutiles

en ces temps immémoriaux
un moine franchit le col
par la grâce de Dieu
on le revit vivant
et sa dévotion devint chapelle
Saint Régis
tu restes là-haut
dans les neiges de demain
là où
un jour
plus personne ne croisera plus

l'alliance

et nous avons échoué
à refonder l'alliance
à travers les feuillages touffus
ouverts sur des tables de pierre
le couperet de la lame
s'aiguise sur le silex
cependant qu'une eau coule
sur le granit hurlant

la mort

l'eau
le vent
le soleil
mais ce qu'il peut semer
l'homme
seule
est la mort
de son propre mouvement
enlever les traces
obturer les portes
marquer du rouge
l'indissoluble temps
qui marque les pierres
qui creuse les phalanges
dans le thorax du quartz

arbres à Maypures

et les pierres irradiées
de vos espèces tendres
décorent les schistes brûlés du soleil
les recouvrent tels
qu'on aurait du mal à vous voir
jeunes bouleaux
qui percent en plein jour
la ligne du quartz
l'éclat du mica
les rires des enfants
savent vous fouiller jusqu'au coeur

le buste altier

au détour du virage
au départ du câble
tendu
le buste altier
gravite dans l'étendue
ne sait
vers où tendre
vers où
lâcher prise
glisser vers quelles profondeurs
ne sait pas
ce qui dans l'effort du chemin
conduirait
vers la lumière
de quelle parole

fouiller

fouiller
trifouiller
râbacher
retracer
repasser
reformer les mêmes
pas
les mêmes frontières
affleurer
dégager dégarni
ce qui
dans nos pas gourds
tente d'amerrir

la menace fantôme

la menace fantôme
court
sous le vide
s'étale
sous les murs qui se parent
de l'éternité
et se jouent
feraient
comme si
la nuit
n'existait pas

hâcher sec

hâcher sec
par le menu
les morceaux de la tourbe
qui nous relève
nous accompagne
menace et rage
impassible aux hâtements furtifs
sourde aux pas
poursuivis de notre ombre

ateliers de bois

tu avances à tâtons
dans les jours de l'éclaircie
la mousse humide te faisait un ombrage
le pelage sombre des cervidés absents
la main cornue
à tous ces ateliers de bois
avançant lentement
presque sans souffle

carrefour de granits

carrefour de granits
en ce lieu de bordure
raviné par les glaciers
de pierres filant
pierres arbres
ersatz de ce qui nous tenait
lieu
d'abri
d'air
de vertige

la saison morte des silences

la saison morte des silences
te remplit la sève
commune aux bois nouveaux
tu crois avancer dans ces treillis
mais c'est toi-même
que tu déchires
la fièvre sanguine
torsadée soudain
t'abandonne
au pied nu
du silex de la terre

gardes de pierres

au vu
et au su
des gardes de pierres
épris des limites
dessinant les clairs obscurs de la vallée
ton crâne déchiré
par l'orage
cicatrice dans l'oeuf
cherche sa demeure
se peut-il que cela soit écrit
Ici
gravé dans une fissure
ouvert par le gel
ignoré seul de toi

seul dans un gîte

Seul dans un gîte
le poêle va s'embraser
à nouveau
6 jours dans la montagne
avec les chamois
les edelweiss qui éclosent
sous les pas
les éclairs qui tombent
en avalanche sous la tente
les loups sacrés
qui entonnent leur chant de rodeur
dans la nuit
dans la mélodie des canines
ce soir c'est relâche
c'est le soir du confort
toutes les pierres retrouvées
toutes les peines
posées là au pied du poêle
au pied de l'arbre
des montagnes

Réveille-toi

réveille-toi réveille-toi !
La lune est sortie de son ombre
réveille-toi ! Réveille-toi !
Viens voir la blanche lune
qui traverse tes ombres

je l'ai rencontrée

je l'ai rencontrée
sur le bas-côté
où l'on joue aux cartes sans penser
au coeur de la main
on fait tourner les dés
on est à deux
les règles sont multiples
on triche un peu
on frôle parfois le coin du mur

comment Comprendre

comment comprendre
ce qui
de toi à moi
nous dépasse
ce qui nous tire et nous étire
nous pousse
à retenir encore ce souffle d'une parole
et nous maintient toujours
sur la corde raide
ce n'est qu'un pas qu'une seconde
qu'une ombre qui se retourne
et c'est une vague
qui déserre le creuset du temps
avec cette rareté des équinoxes
et ce n'est déjà plus
que le souvenir de ces mains
écartant le satin noir
de nos métamorphoses

il fait tard sur la ville

il fait tard sur la ville
et dans les ventres chauds
l'on estompe les questions
beaucoup de nuit
attendant aux espérances enfouies
les fièvre des mouvements
s'épuise en battements vides
peau craquante sous les doigts
j'attends les mots les silences
ceux qui rentrent loin en dedans
ceux qui soulèvent les paupières
sur nos joues brûlantes

vingt ans

vingt ans
c'était il y a vingt ans
une nuit
une plage
la courbe de ses hanches
aux pupilles bleu nuit
ces jaspes flamboyants
constellés d'organes
il me fallait donc
tout ce temps

ce que tu penses

ce que tu penses
ce que tu vis
ce que tu fais
ta conscience
cette matière inanimée
de chocs de liaisons de filaments brisés
c'est le vertige de ta main
ne bouge pas
ne respire pas
retiens tout
ton souffle ton rythme ton pas
retiens tout et tu verras
ce qui se nomme se resserre s'étripe
te morfond et te maintient dans l'ombre
il fait noir
noir comme le jais
comme la nuit les traits tirés
d'un matin morne après l'amour

hiver

*un coeur qui crève
un astre dur
(a.artaud)*

plus de mon sillage
j'attends le phare
qui m'observe et qui me prene
je tiens un peu sous la mer obscure
le temps qui fuit tient à sa lampe

des mots te taillent une rivière de pourpre
tu ne ressembles plus à un homme
un fil tissé d'enfers obscurs
rasé de fatigue et de neige
attend la nuit dessous
les tempes ourdies qui te pressent
un cri étrange ne sort plus
l'amour ce soir est noir noir plus noir
n'oublies pas ce chant qui te retient
ce terme de la route que tu t'es fixé
mécanique et pourtours

chemin nu

entrer dans un vide
plus large
et plus dru

se laver
au sol aride de la terre
écarter les lambeaux
d'une pensée
qui sera
le chemin nu

lentement
entrer à nouveau
dans le découvert du monde

visions rares

visions rares
à tertres découverts
lichens déroulés à fleur de terre
herbe sèche
brûlée par le vent
à l'ouest
les plateaux montent par paliers
puis au-delà
silencieuses et blanches
à peine quelques traces sur la neige

grand pré

grand pré incurvé
flocons de neige
le lieu est humble
l'instant bref
mais
les frontières ont disparu
on n'entend plus la lisière
il n'y a plus rien
rien que la courbe
foulée par le pas
rien que le rythme
battant dans les tempes

le beatnik

tu n'es pas
un beatnik
tu rêvais de jardins à la française
de crépuscules romantiques
entre les buis taillés
et le cristal
d'un champagne infidèle
tu ne t'es jamais
senti aussi bien
que là
dans ces si fortes lignes
que la nature en devenait suspecte
jardins tenus
entretenus
par la règle et le compas

ici
l'arbre nu sauvage
aux branches hirsutes est roi
la lutte pour la lumière
organise l'enchevêtrement
des formes
des espèces
rien n'est destiné
tout exulte et flamboie
dans le vertige vertical
des grains de chaleur
illuminant les tiges
et tu n'as qu'à prendre
le soleil pour guide
devenant
à chaque pulsation
plus ici
plus là
plus celui
que les contours rassuraient
méditation cosmique
friche de l'être
qu'il le faudra
bien
affronter
dans le droit sens
de la lumière

drue
hauteur
élan
anarchie

pas de lumière

Pour ce soir-là
pas de lumière pour ce soir-là
lune pleine sur le papier blanc
fumée qui monte
tissant ses échevaux de fils
silence de plaine
lumière blanche
comme un sein de femme
traçant
au fond de soi
un rire lointain de conte
le monde soudain
paraît meilleur
à rester éveillé

selva

*(à Jean Michel
Cayre)*

Sève
Lueur sourde
au sol
la vie qui sort
suante
souffle
siffle
sussure
Selva
vie qui lève
et
suinte

au loin

au loin les cris
dans mon silence
ornières d'encre qui se délient
sillons tracés
page après page
dans l'apothéose de la terre
dans le grand vide d'une voix
voix pure sans miasmes
voix sans sexe sans cervelle
noeud d'énergie dénoué
comme source sans fond
en toi ma demeure
toi qui viens
réprend ta flamme
ne laisse que ta chaleur
à toi la vie qui coule
à moi le lit de la terre